

Périclès. Est-il possible qu'un descendant des Sarmates et des Scythes connaisse mieux l'état de l'ancienne Grèce que ne le connaît un Grec moderne ?

Le Russe. Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Égyptiens, des Grecs et des Sarmates ; un de nos souverains s'étant trouvé un homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses États, et l'on vit s'y élever rapidement les arts et les sciences, des académies et des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, et notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

Périclès. J'avoue que pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté et le courage ; mais il est plus vrai encore que j'ai perdu bien du temps ; j'espérais avoir rendu mon nom immortel, et je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

Le Russe. Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, et c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

Périclès. J'en conviens : cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec Osiris, Minos, Lycurgue, Solon, et tous ces législateurs et fondateurs d'empires, dont les actions et les maximes sont, comme les miennes, plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

VOLTAIRE.

ROME ET CARTHAGE.

ROME, pareille à l'aigle, son redoutable symbole, étend largement ses ailes, déploie puissamment ses serres, saisit la foudre et s'envole. Carthage est le soleil du monde, c'est sur Carthage que se fixent ses yeux. Carthage est maîtresse des océans, maîtresse des nations. C'est une ville magnifique, pleine de splendeur et d'opulence, toute rayonnante des arts étranges de l'Orient. C'est une société complète, finie, achevée, à laquelle rien ne manque du travail, du temps et des hommes. Enfin, la métropole de l'Afrique, est à l'apogée de sa civilisation : elle ne peut plus monter, et chaque progrès désormais

sera un déclin. Rome au contraire n'a rien. Elle est à demi sauvage, à demi barbare. Elle a son éducation ensemble et sa fortune à faire. Tout devant elle : rien derrière.

Quelque temps les deux peuples existent de front. L'un se repose dans sa splendeur, l'autre grandit dans l'ombre. Mais peu à peu l'air et la place leur manquent à tous deux pour se développer. Rome commence à gêner Carthage. Il y a longtemps que Carthage importane Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, les deux cités se regardent en face. Cette mer ne suffit plus pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pèsent l'une sur l'autre. Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoient de trop près. Elles vont se mêler dans la foudre. Ici est la péripétie* de ce grand drame. Quels acteurs sont en présence ! deux races, celle-ci de marchands et de marins, celle-là de laboureurs et de soldats ; deux peuples, l'un régnant par l'or, l'autre par le fer ; deux républiques, l'une théocratique, l'autre aristocratique ; Rome et Carthage ; Rome avec son armée, Carthage avec sa flotte ; Carthage, vieille, riche, rusée ; Rome, jeune, pauvre et forte ; le passé et l'avenir ; l'esprit de découverte et l'esprit de conquête ; le génie des voyages et du commerce, le démon de la guerre et de l'ambition ; l'Orient et le Midi d'une part, l'Occident et le Nord de l'autre ; enfin, deux mondes, la civilisation d'Afrique et la civilisation d'Europe.

Toutes deux se mesurent des yeux. Leur attitude avant le combat est également formidable. Rome, déjà à l'étroit dans ce qu'elle connaît du monde, ramasse toutes ses forces et tous ses peuples. Carthage, qui tient en laisse l'Espagne, l'Armorique, et cette Bretagne que les Romains croyaient au fond de l'univers, Carthage a déjà jeté son ancre d'abordage sur l'Europe.

La bataille éclate. Rome copie grossièrement la marine de sa rivale. La guerre s'allume d'abord dans la péninsule et dans les îles. Rome heurte Carthage dans cette Sicile où déjà la Grèce a rencontré l'Égypte, dans cette Espagne où plus tard lutteront encore l'Europe et l'Afrique, l'Orient et l'Occident, le Midi et le Septentrion.

Peu à peu le combat s'engage, le monde prend feu. Les Colosses s'attaquent corps à corps, ils se prennent, se quittent, se reprennent. Ils se cherchent et se repoussent. Carthage franchit les Alpes ; Rome passe les mers. Les deux peuples,

* Péripétie, dénouement. On prononce *Peripécie*.

personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse le cri d'angoisse : *Annibal ad portas!*... Mais elle se relève, épuise ses forces pour un dernier coup, se jette sur Carthage et l'efface du monde.

VICTOR HUGO.—Né à Besançon, en 1802.

Observation.—Cette personnification de Rome et de Carthage présente à l'imagination un spectacle d'une singulière grandeur et d'un puissant intérêt. Quelle énergie de pinceaux! Quelle couleur pittoresque dans l'expression! Quel vaste coup-d'œil jeté sur les événements de ce monde!

RÉGULUS.

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

[CHATEAUBRIAND (*François Auguste*, vicomte de), naquit en 1769, à Combourg, près de Saint-Malo, et mourut à Paris en 1848. Comme littérateur il appartient tout entier à la nouvelle école. Le *Génie du Christianisme*, 1802, et les *Martyrs*, 1808, sont regardés comme ses chefs-d'œuvre. Sa prose est mille fois plus poétique que la plupart des vers.]

APRÈS avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre punique fut légère; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée: une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium: le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que, si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire

pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie: "Oh combien la vertu est préférable aux richesses! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent; la pauvreté de Régulus est encore en vénération."

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois; ils demandèrent la paix au proconsul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante; le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; il semble égaré par le succès et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements. Un Lacédémonien, nommé Xanthippe, vient retarder la chute de Carthage: il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome!

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix; elle envoya des ambassadeurs en Italie: Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue: on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui devait lui rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait de la

part de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus voulut les suivre : mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

“ Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus : je ne demeurerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre en leurs mains si vous rejetez la paix : je tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par de vaines expiations ; le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt ou tard.

“ Je n'ignore point le sort qui m'attend ; mais un crime flétrirait mon âme : la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s'ils passent les forces de la nature, la mort vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre, j'ai disposé de moi, et rien ne pourra me faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage, je fais mon devoir, et je laisse faire aux dieux.”

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison. “ Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure.” Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repousant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent sur une âme courageuse la religion du serment et l'amour de la patrie.

ANNIBAL.

Pour former les hommes à de grands desseins, il n'y a point d'autre école que l'histoire. Pour savoir ce qu'un homme peut faire, il faut voir ce que les hommes ont fait. Mais il ne faut pas s'arrêter à ceux que la force des choses, ou une destinée particulière a fait triompher, et qui, menés comme par la main, n'ont trouvé que des chemins ouverts et des portes qui se brisaient devant eux. Leur conduite, leurs desseins, leurs succès, ne leur appartiennent point. Tandis que le peuple s'étonne de leur fortune ou de leur habileté, le sage lève les yeux, et reconnaît le bras supérieur qui les conduit à des fins imprévues. Ces miracles de prospérité ne sont point destinés à nous servir de modèles. Ce qu'il faut étudier, c'est l'homme aux prises avec les difficultés et le malheur ; car le véritable génie et la vertu propre de la nature humaine, c'est la patience. Le mérite supérieur ne se mesure donc point sur la grandeur des succès, mais sur celle des obstacles ; et si l'on cherche, dans l'histoire, quel est l'homme qui, dans la position la plus difficile, a trouvé le plus de ressources en lui-même, et conçu les plus grandes choses, on verra que c'est *Annibal*.

Ses campagnes, considérées sous un aspect purement militaire, n'offriraient qu'une instruction et un intérêt médiocres. Un art qui a peu de principes fixes, et qui est exposé à varier sans cesse par de nouvelles découvertes, dépossède les anciens de la plus grande partie de leur gloire. Si Annibal n'avait su que le métier de la guerre, on ne daignerait pas en parler non plus qu'on ne parle de Pyrrhus qu'il estimait tant dans cette partie. Mais ce qui mérite de nous occuper, ce sont les vues grandes et généreuses qui l'animaient, ce sont les efforts incroyables qu'il fit pour sauver sa malheureuse ville qui se précipitait d'elle-même vers sa ruine. On aura toujours les yeux sur ces traits de constance et de dévouement qui ont fait de sa vie un long sacrifice, parce que les principes de ces vertus ne varient jamais, et que les hommes de tous les temps auront besoin de ces exemples.

Il me semble qu'il y a une sorte de stupidité à louer les exploits militaires sans en distinguer le motif. Il y a des succès impies et des victoires plus honteuses que des défaites. Vingt batailles gagnées auraient pu mettre Annibal au rang des premiers capitaines, sans en faire un grand homme. Mais il faut voir en lui autre chose qu'un général d'armée. Il est

ridicule de dire que c'est le passage des Alpes qui l'a rendu immortel. Ce passage n'est qu'un trait brillant d'audace, qui entrerait dans le plan le plus vaste, le plus hardi et néanmoins le plus sage qui ait jamais été conçu. Ce sont toutes les circonstances de ce dessein qu'il faut approfondir, et on reconnaîtra la vérité de ce que dit Montesquieu : *Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.*

La plupart de ceux qui ont exécuté quelque chose de considérable dans leur nation, y ont trouvé des desseins tout formés qu'ils ont suivis, ou des préparatifs qu'ils ont mis en œuvre. Alexandre succéda aux projets de Philippe. César trouva le chemin frayé par Sylla. Ce que Pepin exécuta contre Astolphe dans la Lombardie, tourna les yeux de Charlemagne de ce côté et fit renaitre l'empire d'Occident. L'agrandissement de la France sous Louis XIV., fut préparé par Richelieu, et le projet de s'étendre jusqu'au Rhin remonte au traité de Westphalie. Frédéric éleva la Prusse avec la belle armée et les richesses amassées par le roi Guillaume. La position d'Annibal n'offre rien de semblable. Carthage, qui ne voyait dans la guerre que l'intérêt de son commerce, n'était pas capable d'entendre les desseins de Rome. Elle ne songeait qu'à s'enrichir quand il fallait s'assurer de vivre. Amilcar et Asdrubal, qui n'étaient que de bons généraux, s'étaient épuisés dans la guerre d'Espagne ; mais quand Annibal parut sur la scène, il vit du premier coup-d'œil où il fallait les coups décisifs ; et il comprit que l'une ou l'autre république devait périr. Cette pensée régla tous ses desseins.

Que ceux qui lui font un crime d'avoir rompu la trêve faite avec Lutatius, décident donc d'abord s'il entendit mal la politique romaine. Car, si cette trêve ne fut conclue que pour donner aux Romains le temps d'accabler les Gaulois, et d'attaquer ensuite Carthage avec plus de force et de sécurité, n'était-il pas de son devoir de les prévenir ? Il sied bien à Tite-Live de parler de la foi punique, lorsque Rome se faisait un principe constant de ne traiter avec un ennemi que pour le détruire par la paix plus sûrement que par la guerre ! C'est ainsi que Flaminius fit présent aux Grecs d'une liberté plus redoutable que la servitude. C'est encore ainsi qu'on donna la paix à Jugurtha pour le dépouiller, et qu'on profita de son affaiblissement pour recommencer la guerre. Tantôt les Romains abusaient des conditions, tantôt ils corrompaient les mots. Carthage apprit trop bien à les connaître dans la suite,

et elle dut se souvenir avec amertume des leçons de son Annibal, lorsqu'elle se vit ruinée de fond en comble malgré le traité. Les Romains se jouant sur une équivoque de leur langue, dirent qu'ils avaient bien promis de conserver la cité, mais non pas la ville.—Ils abusèrent plus cruellement d'une autre expression. Les Étoliens s'étant abandonnés à leur foi, ils prétendirent que cela leur donnait le droit de les exterminer, et de les priver même de la sépulture. Voilà quelle était la foi romaine, dont Annibal avait une juste idée, aussi bien que des desseins que soutenait ce caractère. C'était donc une guerre d'extermination qu'il fallait faire à un peuple qui s'avançait avec une telle méthode à la conquête de tout l'univers.

De telles guerres ne pourraient avoir lieu chez les grandes nations modernes (tant qu'elles demeureront civilisées). On combat pour de faibles intérêts, pour de médiocres jalousies ; mais on combat avec plus d'art que de fureur. On se contente d'affaiblir son ennemi, sans chercher sa ruine ; et la politesse et le droit des gens adoucissent les horreurs inévitables de la guerre. Chez les anciens, les haines étaient implacables, et les rivalités éternelles ; les moindres batailles étaient de mêlées très sanglantes où les soldats se mesuraient de près. Les affaires se décidaient par des armes plus sûres et plus meurtrières que notre artillerie ; et les guerres ne finissaient communément que par l'extinction de l'un ou l'autre parti. C'est ce qui est marqué par cette expression qui leur est familière : *pugnatum est usque ad internecionem.*

Le plan de la seconde guerre punique était donc fondé sur une connaissance exacte de toutes ces choses ; et Rome y aurait succombé, si le génie de Carthage se fût trouvé à la hauteur d'un pareil dessein. On ne peut considérer sans être saisi d'admiration, tout ce qu'il a fallu d'intrépidité et de grandeur d'âme à un jeune homme de vingt-cinq ans, pour embrasser un projet qui devait non-seulement lui attirer sur les bras toutes les forces de ses ennemis, mais même l'exposer aux cris de sa propre nation, dont il allait déconcerter toutes les idées. Et ce n'était pas assez de l'avoir conçu, il fallait créer tous les moyens d'exécution. Il employa trois ans à achever la conquête de l'Espagne, et il forma trois grandes armées. L'une devait couvrir l'Afrique, la seconde gardait les conquêtes, et la troisième marchait sous ses ordres.

Il importe de faire attention à la singulière composition de cette armée. Peut-on se flatter de connaître tout le génie d'Annibal, si l'on ne remarque qu'il sut mener à la victoire

les plus mauvaises troupes du monde, et que son armée lui devait tout ce que les autres généraux doivent à leur armée ? Il avait, à la vérité, une cavalerie supérieure, à cause de la bonté des chevaux numides, et, dans toutes ses manœuvres, il ne manqua jamais de prendre des positions propres à en tirer avantage. Mais c'est l'infanterie qui porte le principal fardeau de l'armée, surtout dans le système militaire des anciens. Or, celle d'Annibal était composée de soldats de toutes les nations, qui n'avaient pas la même discipline, ni la même tactique, ni les mêmes armes; c'étaient pour la plupart des mercenaires, attachés à leurs drapeaux par la seule espérance du pillage; et en effet, après la reprise de Capoue, un parti d'Espagnols et de Numides passa dans le camp des Romains. Voilà les troupes qu'Annibal menait contre les légions les plus aguerries et les mieux disciplinées.

Il part enfin des bords de l'Ebre, franchit les Pyrénées, traverse toute la Gaule méridionale, passe les Alpes, fond sur l'Italie, renverse tout ce qui se présente, et quatre batailles rangées le mettent aux portes de Rome. Une telle promptitude, au milieu de tant d'obstacles de toute espèce, tenait du prodige. Sa marche, à travers des chemins non frayés, et des nations barbares qui lui disputaient tous les passages, est la plus étonnante qu'on ait jamais exécutée. Il semble d'abord qu'elle devait faire échouer son entreprise; mais quand on songe qu'avant d'attaquer Rome il fallait vaincre de telles difficultés, et triompher de la nature même dans des montagnes inaccessibleles, on voit qu'Annibal connaissait bien les choses humaines. Tant de périls et de travaux devaient ruiner ses soldats ou les rendre invincibles. Plus de la moitié de son armée y périt, mais ce qui lui restait était éprouvé, et la conquête de l'Italie ne lui parut qu'un jeu.

Quatre défaites avaient mis Rome au désespoir, et c'en était fait de la ville éternelle, si Carthage, plus attentive à ses destinées, ou plus soigneuse de sa gloire, eût envoyé les forces nécessaires. On veut qu'Annibal ait dû prendre Rome après la bataille de Cannes; c'est qu'on souhaiterait qu'il l'eût fait. Mais bien des raisons y mettaient obstacle. . . .

Il n'en était pas de Rome, comme il en serait aujourd'hui d'une capitale telle que Londres ou Paris si elle voyait l'ennemi à ses portes. C'était une ville toute guerrière dont le désespoir se tournait en force; et les légions qu'elle mit sur pied après tant de désastres, la manière dont elle rejeta dans la Sicile les débris de ses défaites, comme s'ils n'étaient plus dignes de la défendre, font bien voir les ressources de sa belli-

queuse population. D'un autre côté, Annibal, avec une armée affaiblie par ses victoires, devait se ménager la retraite et garder ses places conquises, ce qui divisait ses forces. Il fallait donc attendre les secours qu'il demandait pour porter le dernier coup à un ennemi désespéré. Il ne lui était pas permis de rien hasarder dans une position où il ne pouvait être vaincu impunément. Lorsqu'on porta la guerre au centre du pays ennemi, on se réduisit à vaincre ou à périr.*

Aussi, pour tenter ces moyens extrêmes, il faut une extrême nécessité, car c'est la force de la situation qui fait faire aux hommes des choses fortes.

Mais tout ce que fit Annibal ne put ouvrir les yeux de Carthage. On peut juger de son aveugle ignorance par le raisonnement que fit Hannon dans le sénat: "Annibal, dit-il, est vainqueur, et il nous demande du secours! Que ferait-il de plus s'il était vaincu?" Une ville qui écoutait de tels sophismes devait périr. Mais il faut déplorer le sort d'un si grand homme, d'avoir trouvé dans sa patrie un génie plus fatal et plus contraire à ses desseins que Rome ne pouvait l'être. C'est ce qui lui arracha des larmes, lorsqu'il se vit forcé de quitter cette terre où il avait tant de fois vaincu les Romains, pour aller au secours de ceux qui l'avaient abandonné.

"Ce n'est pas Rome, dit-il, qui a vaincu Annibal, c'est le sénat de Carthage qui aura cette gloire. Scipion triomphera moins qu'Hannon de mon retour. Mes ennemis ont enfin trouvé le secret d'accabler ma maison sous les ruines de Carthage."

Cette situation est aussi instructive qu'intéressante. Fallait-il un autre exemple que celui de Carthage pour apprendre ce qu'est un gouvernement conduit par une assemblée de discoureurs? Celui de Rome montre le prix de la confiance qu'il faut savoir accorder aux grands hommes. Rome, dit Bossuet, crut voir quelque chose de divin dans la jeunesse de Scipion, elle s'y confia et son attente ne fut point trompée.

* En parlant de Capoue, il faut aussi répondre à ceux qui prétendent que ce général y laissa corrompre son armée. Ce qui prouva qu'il ne commit point cette faute, c'est qu'avec cette armée si énermée, il fit ce qu'il y a jamais eu de plus extraordinaire, et ce qui exige plus de talent, de courage, et de conduite que les campagnes les plus brillantes; ce fut de soutenir, pendant seize ans, une guerre étrangère au centre du pays ennemi; et à la fin d'un si long terme, il se trouvait si peu affaibli, si peu découragé, qu'il ne quitta l'Italie qu'en frémissant d'indignation de se voir arracher le fruit de ses exploits.

Annibal, qui connaissait tout le faible de son gouvernement, lui cacha ses desseins, soit pour assurer le secret de sa marche, soit plutôt pour laisser à son pays, en cas de malheur, le moyen de rejeter sur lui toute la responsabilité de cette guerre, selon la coutume de ces temps.

Le plan d'Annibal était donc aussi généreux pour son pays que juste et plein de vigueur contre les Romains. Il sentit que le succès seul pouvait le faire approuver, et il ne répondit aux injures d'Hannon que par des victoires. Pendant qu'on osait proposer de le livrer aux Romains, il méditait d'aller les chercher lui-même presque dans leur ville ; et lorsqu'on le vit exécuter ce dessein avec tant de promptitude, lorsqu'après avoir détruit quatre grandes armées, il sembla qu'il n'avait plus qu'à prendre Rome, il était temps alors d'ouvrir les yeux ; il était temps de songer à prendre de la confiance dans un homme qui n'en demandait que par des prodiges : et comment ne pas voir qu'il y allait du salut de toute la nation, et que si Rome se relevait d'un tel coup, elle ne pardonnerait jamais à un ennemi de l'avoir mise si bas ? Cependant Annibal ne fut pas soutenu ; on lui refusa et les recrues et l'argent qu'il demandait, comme s'il avait pu faire une guerre si active sans frais et sans pertes.

Ce défaut de conduite paraît incroyable ; et quand on songe qu'Annibal vainqueur de l'Espagne, de la Gaule, des Alpes, de l'Italie, Annibal aux portes de Rome excitait moins d'admiration que d'envie à Carthage, peut-on se défendre de mépriser ces gouvernements faibles et inquiets, toujours condamnés aux tourments de la jalousie ?

Rome fut ingrate envers son Scipion : mais il est vrai que, dans ses malheurs, elle fit paraître un plus beau caractère ; et, par un contraste bien étonnant, elle accueillait et félicitait Varron, quoique vaincu, pendant que Carthage délaissait Annibal victorieux. Si l'on conçoit ce que des sentiments si divers devaient mettre dans les âmes de part et d'autre, on verra bien que le succès de la guerre n'eut point d'autre cause. Quelques années plus tard, Carthage abandonnée aux flammes par les ordres d'un général romain, fut punie de son ingratitude envers Annibal plus cruellement qu'il n'appartenait à un Romain même de le souhaiter. Scipion Emilien qui la brûlait ne put s'empêcher de pleurer sur une ville si intéressante par son antiquité, et qui contenait sept cent mille citoyens parmi lesquels elle ne trouvait plus d'Annibal. L'exemple terrible de Carthage est une de ces leçons que la Providence seule sait donner. Dans la conduite générale des

sociétés, les lois de l'ordre sont inflexibles, et les fautes des gouvernements jamais impunies. . . .

On sait ce qu'Annibal fit à Zama, et comment il épuisa les dernières ressources de son génie pour sauver une nation qui avait épuisé sa fortune et mis le comble à ses fautes. Il eut au moins la gloire de donner la paix à une ville qui n'avait pas su faire la guerre, et une paix dont il fut la première victime. Il termina par cet acte de dévouement une carrière de peine et de sacrifices. Ce sera une honte éternelle pour les Romains d'avoir hâté le dernier soupir d'un si grand homme, et ce sera une gloire éternelle pour Annibal d'avoir fait trembler Rome jusqu'à son dernier soupir.

M. DELALOT.

BÉLISAIRE.

BÉLISAIRE* s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat ! dit le villageois, et voilà votre récompense ! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois : il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire ; celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures.

* Bélisaire, mort en 565, général de l'empereur Justinien, sauva plusieurs fois l'empire. On prétend, que Justinien le dépouilla de ses biens et lui fit crever les yeux, et que le héros fut réduit à mendier son pain.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire?—Nous ne nous sommes point quittés.—L'excellent homme! Quelle égalité d'âme! Quelle droiture! Quelle élévation! Est-il vivant? car, dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien.—Il est vivant.—Ah! que le ciel bénisse et prolonge ses jours.—S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui!—Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout puissant? adoré sans doute?—Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité.—Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire.—Il est bien vieux!—N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois: ce que vous demandez nous mènerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfît pleinement. Buons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie!—Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal!—Il a fait son devoir, et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé. Vous, Gelimer, s'écria Bélisaire! et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avait promis.—Il a tenu parole; il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité.—Vous Gelimer!—Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et

des miens, enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisiez chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable, dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du Maure, où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilée, et à demi cuite sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation, mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire: ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous.—Que dites-vous? Qui, Bélisaire?—C'est Bélisaire qui vous embrasse!—O juste ciel! s'écriait Gelimer, éperdu et hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah! dit Gelimer, avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres? . . . Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé